# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 11 NOVEMBRE 1881. 55me Année.



Dufour, Bonnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI 11 NOVEMBRE 1881.



VENTE A L'ENCAN.

Par Bisora & Vio, dans leurs salles d'encan, 38 rue de Chartres, bottes, souliers et brodequins


## La question économique.

L'agitation qui s'est produite en Louisiane à propos d'émigration, de la division des terres en petites fermes et de la cultivation d'usines centrales, est loin de s'apaiser. Des hommes éminents et puissants en sont mêlés à la tête du mouvement et ont groupé autour d'eux de nombreux adhérents. Ils travaillent sans relâche à la réalisation du projet récemment émis les résultats seront de reconstituer la fortune de la Louisiane et de ramener une prospérité qui nous a fui depuis trop longtemps.

Des projets divers, mais semblables au fond, sont mis en avant par d'infatigables travailleurs. L'un d'eux, celui de M. Théophile Harang, consiste en une société coopérative, travail et capitaux, pour l'exploitation de nos terres incultes, et cependant si féconds. Tous les déshérités, aujourd'hui errant sans travail, auraient place au foyer commun, et pendraient, dans les profits de l'association, une part en rapport avec la somme de forces et d'industrie qu'ils déploieraient dans l'œuvre coopérative. L'union serait le centre où se transformerait en produits vendables, le résultante du travail commun.

Le projet de M. Harang s'éloigne du phalanstère rêvé par les compagnons du commencement de notre siècle. On n'est pas même sur binaire que l'essayé à l'œuvre coopérative puisera dans la caisse commune, mais bien selon le travail accompli : encouragement donné à l'activité de chaque membre de l'association.

Mais pour réaliser de semblables projets, il est indispensable de réunir d'abord des capitaux considérables. Or, qui-il permis d'espérer qu'il se rencontrera, en Louisiane, des capitalistes disposés à venir en aide au projet en question ? M. Harang ne se fait pas illusion à ce sujet, et s'est de l'étranger qu'il attend ce secours nécessaire, dès que, par la publication des avantages considérables qu'offre la mise en exploitation de l'œuvre qu'il a entreprise, il aura attiré sur elle l'attention des capitalistes européens.

En sous quitterait, il y a quelques mois, M. Chottean nous disait : "Construisons tout d'abord des usines centrales, et bientôt autour d'elles se grouperont de nombreuses populations qui les alimenteront des produits tirés du sol par un travail intelligent."

L'excellence de cette idée nouvellement exprimée ici, a déjà frappé quelques grands propriétaires. M. Von Pail, riche planteur de l'une de nos paroisses du Nord de l'Etat, pénétré de l'importance du mouvement qui s'opère et des résultats avantageux qu'il est permis d'en espérer, commence la division en petites fermes d'une partie de son propriété, et les offre en vente aux conditions les plus libérales, se réservant la construction d'une usine centrale où seraient transformés en produits manufacturés, les matières premières provenant du sol.

A côté de cette activité qui a pour objectif la production de la canne à sucre sur une plus grande échelle, quelques agriculteurs songent à l'élever des vers à soie. Déjà même, nos lecteurs ont dû lire dans l'*Abeille*, le projet d'association qui fait le sujet de la correspondance que nous a adressé M. L. S. Crozier, qui a fait une étude spéciale de ce genre de production si facile en Louisiane et le mûrier, dans toutes ses espèces, prend d'énormes proportions.

Un concours inattendu vient en aide aux habitants de la partie de la Louisiane située sur les bords nord du grand Lac Pontchartrain. Le chemin de fer projeté de Meridian au Fort Bayagoul, traversera cette contrée où la vigne donne des produits merveilleux. On sait à quel prix élevé se vendent, sur notre marché, les grappes de raisins venant de la Californie. Le maigre résultat dans les environs d'Abita et dans toute la paroisse St-Tammany, trouverait ici un développement illimité, à supposer qu'il ne fût pas de nature à faire du vin, ce qui n'est pas encore démontré.

Quoi qu'il en soit, un souffle d'activité passe sur la Louisiane. La routine est combattue par les idées d'amélioration qui se font jour de toutes parts. On sent la nécessité impérieuse de tirer parti des avantages offerts par un sol d'une fertilité rare, aux populations nombreuses et diverses. C'est une sorte de renaissance après des jours assombris par les malheurs du temps.

Le nature a tout fait pour la Louisiane. Le climat est tempéré et la terre n'a qu'à être remuée pour rendre au centuple ce qu'on lui confie. Supposez un instant la Louisiane telle qu'elle s'offre à nous, enclavée dans un des Etats européens, ou au milieu des Etats de la Nouvelle-Angleterre, et livrée aux mains laborieuses et intelligentes des cultivateurs de là-bas, pas un pouce de terrain ne resterait improductif; elle seule constituerait la prospérité de la nation qui la posséderait. Son morale amènent transformée en terres labourables, et avec ces disparaîtraient les causes des épidémies qui se sont opposées, jusqu'ici, à ce que le flot de l'émigration européenne ne vînt venir féconder ses plaines incultes.

Aide-toi, le ciel t'aidera, dit le sagesse des nations. L'opulente qui nous a envahie trop longtemps doit faire place à cette action incessante qui caractérise un peuple viril et libre. De quel droit nous plaindrions-nous, lorsque nous avons ceux la main tous les éléments constitutifs de la richesse d'un Etat ! L'agriculture, que nous négligeons pour de misérables emplois, sorte d'esclavage salarié, offre des avantages matériels et moraux. E. Gassiny, le philosophe de la "Tribune," de New York, conseillait aux jeunes gens de s'établir à la campagne et de cultiver de leurs propres mains le champ dont le paysanne exploitée pour eux l'indépendance dans la liberté. Et cela est d'autant plus facile aux jeunes gens de la Louisiane, que nous sommes lui privés de ces industries qui, dans le Nord, enlèvent tant de bras à la culture du sol.

**Avis aux champagne.**—Il a été vendu le 10 octobre, à Mirmande, (Drôme) Cinq fûts de vieux 5 0[0 au paniers, portant les numéros:

36,327—650,860—972,528—603,—606—957,440.

MM. les agents de change, banquiers, négociants, directeurs de banques et de sociétés de crédit en sont notés, à qui des titres seraient en seraient été présentés, sont priés de vouloir bien les retenir et en donner avis à M. Clément, commissaire de police aux délégations judiciaires et judiciaires, quai des Orfèvres, 36, Préfecture de police.

—Le Maréchal Bitter gagne chaque jour dans la faveur populaire.


Les médecins de notre ville sont unanimes à recommander l'usage de Quinquina Bitter comme tonique.


**Viandes américaines.** — Une réunion a eu lieu à Paris, le 24 octobre, sur les viandes américaines de porc salées, dont l'entrée en France est maintenant prohibée. M. Chottean, qui faisait partie de cette réunion, a dit que, le décret du 18 février, s'il n'était pas modifié, ferait perdre en un an aux Etats-Unis fr. 190,140,333 80. Pour infliger à la France une perte égale, les Etats-Unis, si le décret est maintenu, prohiberont à leur tour l'introduction des vins, liqueurs et soieries de France. Ainsi, la France, si la finale commise en février n'est pas réparée, perdra une exportation annuelle de plus de 100 millions de francs. M. Chottean a ajouté qu'une parcelle économie politique, en frappant les Américains, avait résulté, peut-être de dix ans, toute convention entre les Etats-Unis et la France. La réunion a déclaré que la trichine n'était qu'un danger imaginaire sans réalité, et a voté une série de résolutions en harmonie avec le principe de la liberté du commerce.


PRIX DE L'ABONNEMENT.
A partir du 9 Novembre 1881.

EDITION QUOTIDIENNE.

| | |
|---|---|
| Un an | $12 00 |
| Six mois | 6 00 |
| Trois mois | 3 00 |
| Un mois | 1 00 |

On n'abonne aussi, à la semaine, avec les prix ci-dessus.

EDITION DU DIMANCHE.

| | |
|---|---|
| Un an | $2 00 |

EDITION HEBDOMADAIRE.

| | |
|---|---|
| Un an | $6 00 |
| Six mois | 1 50 |
| Quatre mois | 1 00 |
| Trois mois | 75 |

Nous publierons deux versions à la différence entre édition.

Le journal est envoyé partout aux Etats-Unis, franco de port.

Nous prenons des abonnements à l'édition quotidienne pour un mois, au prix de $1, et des abonnements spéciaux à l'édition du dimanche, à raison de $2 par an. Les abonnés sont servis à domicile.

Le numéro du dimanche se compose ingénieusement de six pages, grand format, et renfermant deux feuilletons, celui en cours de publication, et un second qui ne paraîtra que le dimanche.


**Chasse de chant.**—Le maestro G. Curto se propose de rouvrir, le 15 du courant, à la salle Grunewald, en classe de chant pour les dames et les demoiselles.

Les personnes qui désireraient en faire partie sont invitées à s'adresser, dans la rue Baronne, No 18, le mardi et le samedi, à 10 heures, à M. Louis Grunewald, qui, dans cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres, a montré une générosité caractéristique et mis en magnifique salle à la disposition de son ami Curto.

Académie de Musique.—Cette comédie, Hobbies, a fait accourir une foule de monde à l'Académie et pourra compter comme un des grands succès de la saison. Les rôles y sont admirablement joués, et M. Goodwyn, dans ses imitations, est incomparable. En conséquence on ne peut rien faire de mieux que de maintenir le même spectacle jusqu'à la fin de la semaine.

Grand Opera House.—Ce soir, bénéfice d'Alice Atherton, dimanche, dernière représentation des Sparks de Willie Edouin. Entier changement de spécialités.

Theatre St. Charles.—Même spectacle pour la fin de la semaine. Belles femmes et splendides costumes. Dimanche, la troupe comique de la veuve Bedott avec C. B. Bishop pour représentant de la veuve.

Le Fort Espagnol se transforme en jardin d'hiver; il annonce une suite de concerts donnés, les dimanches, par un orchestre, sous la direction de M. Borchert. C'est ainsi que se prolongeront les plaisirs de l'été. Les propriétaires de ce lieu de rendez-vous ont eu une excellente idée. Il ne fait jamais assez froid pour que la promenade soit interdite, et il est bon que la promenade attire bien. Or, un petit voyage de 20 minutes en chemin de fer, suivi d'un court séjour sur les bords du Lac, dans un lieu qui offre tout le comfort possible, et l'audition des œuvres magistrales exécutées par un orchestre de choix, ne peuvent qu'être favorables à la santé.

**Rafael Joseffy.**—Il va nous arriver bientôt du Nord un pianiste extraordinaire, un de ces hommes rares qui font adorer les instruments de musique quand même ces instruments ne seraient pas, de leur nature, sédéisants à l'oreille. Tous les instruments, du reste, ont-ils assez agréables qu'autant qu'ils sont habilement employés; par conséquent, chaque instrument qu'on entend occupe un rang en raison du talent de l'artiste qui en joue. On sait ce qu'était le violon avec Paganini et M. de Bériot, ce qu'était le piano avec Liszt, Thalberg, la flûte même avec Tulou, le cornet avec Le Forêt, le clairon avec celui-ci ou celui-là, eh bien, voici Joseffy qui nous rappellera les titres plus grands pianistes du monde, Liszt, Herz et Rubenstein. Joseffy est Hongrois de naissance. C'était déjà un prodige dans son enfance, et aujourd'hui qu'il a trente ans, c'est un virtuose sans pareil. Il se propose de donner des concerts à la Nouvelle-Orléans. Il n'est pas encore arrivé, mais nous l'annonçons d'avance et nous en parlerons probablement plusieurs fois avant qu'il soit ici.

Billet gagnant.—Frank Walbel, rue Prytanée 71 1[2, de la Nlle-Orléans, certifie qu'ayant acheté pour la somme de deux piastres un billet de l'Etat de la Louisiane, No 64,372 de la Compagnie de Commerce, le billet No 64,372 qui a gagné le quatrième gros lot en tirage de la loterie de l'Etat de la Louisiane du 8 novembre dernier, lot de deux mille cinq cents piastres, le montant de dit lot lui a été payé sur présentation du billet, par le Président de la Banque Nationale de la Louisiane.

Il y a de cela plusieurs années, un homme de couleur—M. Lewis—habitant de New York, légua aux Etats-Unis un million et demi de dollars pour les aider à payer la dette nationale; ses héritiers ne sont adressés à tous les tribunaux pour faire casser le testament, mais ils n'y ont pas réussi. Les exécuteurs viennent d'être requis de rendre compte au gouvernement de toute la somme—jusqu'à la dernière piastre.

Un journaliste de New York disait, dernièrement, à propos de la candidature au Congrès du jeune Astor, qu'un homme possédant une fortune si considérable, ne pouvait être battu. Le jour de l'élection, ce jeune le vaille, M. Astor a fait de la propagande électorale à son bénéfice à l'aide du champagne, qui a coulé à flots, et, cependant, il est resté vaincu sur le champ de bataille électoral. Décidément, les électeurs de New York n'ont pas l'estime représentée.

Le secrétaire Blaine a, dit-on, réalisé un bénéfice d'un million dans des spéculations sur les huiles de charbon. Il s'est fait bâtir, à Washington, un palais qui a coûté $250,000. Il se retirera du cabinet le 1er décembre, et, immédiatement après, se mettra à l'œuvre pour préparer sa prochaine candidature à la présidence.

Des capitalistes anglais parcourent l'Ohio, parlant de la construction d'une nouvelle voie ferrée qui irait jusqu'aux mines de charbon. Ils parlent aussi d'acheter de vastes terres où se trouvent ces mines.

Les mines de houille s'épuiseraient-elles en Angleterre? La présence dans l'Etat de l'Ohio des personnages dont il est question plus haut semble indiquer que les Anglais ne voulant pas se trouver de dépourvus.

Et l'électricité ? à quand son application comme force motrice ?

## Nouvelles Télégraphiques.

**Le ministère Gambetta.**

Le "National Press Association" publie la dépêche suivante :

Londres, 7 novembre.—Un correspondant bien informé de Paris télégraphie que le nouveau ministère français dont M. Gambetta doit être l'esprit dirigeant, sera probablement composé comme suit: Ministère des affaires étrangères et président du conseil, M. Léon Gambetta; ministère de l'instruction publique, M. Jules Ferry; ministère de l'intérieur, M. Challemel-Lacour; ministère de la guerre, le général Lewal; ministère des beaux-arts, M. Antonin Proust; ministère des finances, M. Léon Say.

Les portefeuilles de la justice, de l'agriculture et du commerce, des travaux publics, de la marine et des postes et des télégraphes, n'ont pas encore été assignés. On pense que les six ministères dont les noms sont mentionnés s'entendront à merveille et qu'ils commanderont la confiance de l'assemblée.

Le bruit court que M. de Saint-Vallier, ambassadeur de France à Berlin, sera rappelé, mais cet ambassadeur n'est pas encore nommé.

Paris, 7 novembre.—Le journal le *Paris*, organe gambettiste, dit que les bruits relatifs à la composition du cabinet sont prématurés.

**La coalition.**

On mande par le câble au Herald :

Saint-Pétersbourg, 6 novembre—Il s'est produit un revirement d'opinion au sujet de l'entrevue de Vienne. Une impression favorable à l'entrevue règne maintenant. Ce changement doit être attribué aux explications satisfaisantes données par l'ambassadeur d'Autriche qui a reçu de nouvelles instructions. L'isolement de la France est maintenant regardé comme une garantie de paix. Le départ du prince Orloff pour Paris sera remis jusqu'à la formation d'un nouveau cabinet français.

Le Russie avait été blessée de ce que les souverains d'Italie et d'Autriche avaient eu ensemble une entrevue sans le consulter et le cœur avait certainement le droit de se plaindre lorsque, après avoir envoyé une chaleureuse invitation à Vienne et une cohorte de gardes, d'hommes d'Etat et d'agents de police à la frontière, il a été délaissé par François-Joseph qui a parlé de politique avec le roi Humbert et de Modes avec la reine Marguerite pendant que l'archiduc de Brunne jouait dans son antichambre. Mais le comte Kalnoky, l'habile ambassadeur d'Autriche à St Pétersbourg, a pu facilement apaiser le ressentiment de l'empereur en donnant à entendre que la conférence avait été arrangée seulement pour plaire au prince de Bismark, qui commençait à devenir inquiet sur l'attitude de la France, et qui, ayant déjà obtenu l'adhésion de la Russie, voulait enlever le dernier espoir d'une Ligue latine en entraînant le gouvernement du Quirinal dans l'alliance des puissances du Nord.

Son explication a été d'autant plus volontiers acceptée que le chancelier allemand, sachant qu'après dix années d'efforts on n'avait pas pu réconcilier l'Alsace-Lorraine au nouveau régime, et qu'une guerre pouvait aussi facilement éclater qu'avant Sadap, n'a perdu aucune occasion d'indisposer la Russie contre la République, et de lui persuader que l'unique base sûre de la paix européenne est l'union contre la France.

Londres, 7 novembre—Le Standard publie la dépêche suivante de Vienne : "Afin qu'il n'y ait pas de malentendus sur la visite du roi Humbert, d'Autriche a adressé une circulaire à ses représentants à l'étranger pour expliquer la portée de cette visite, qui a causé un certain émoi en Russie."

**La situation en Russie.**

Saint-Pétersbourg, 7 novembre.—La situation devient de plus en plus critique. On craint des émeutes parmi les ouvriers de la capitale, dès que les vivres qui va toujours en augmentant. Les nihilistes distribuent des circulaires nouvant le cœur d'être le comme de tout le trouble et déclarant qu'il envoie tout l'or de la Russie au Danemark. La vérité est qu'une petite partie des 60,000,000 de roubles trouvés dans les caves impériales après l'assassinat d'Alexandre II a été expédiée au Danemark à l'époque du dernier mariage royal. Les hauts fonctionnaires russes conseillent aux propriétaires de quitter la campagne pour la ville s'ils ne veulent pas être assassinés. Une grande anxiété règne à Gatschinig.

—Le Malakoff Bitter est une boisson à la fois agréable au goût et tonique à la santé

## L'IRLANDE.

La *République Française* continue à vanter le libéralisme de M. Gladstone et de l'Angleterre vis à vis de l'Irlande.

Le grand organe du futur grand ministère ne peut se résoudre à garder le silence sur cette querelle qui se débat, au delà de la Manche, entre des vainqueurs qui n'ont jamais pu être complétement les possesseurs de leur conquête, et des vaincus qu'une domination séculaire n'a pas subjugués.

L'exemple est pourtant noble et rassurant.

Mais voilà : on est gens de gouvernement; républicains, en vent, en dedans, maintenir le système de la monarchie, et, de même, en appliquer ses doctrines les procédés. On s'imagine volontiers que les puissances européennes ont quelques sympathies pour notre République; à défaut de sympathies, on compte sur les talents diplomatiques que l'on est certain de posséder.

Il serait mieux, à notre avis, de compter sur la force des choses. Certes, la République française doit être prudente. Elle doit bien se garder d'être, comme elle en eut jadis la velléité, le don Quichotte de l'Europe.

Si le gouvernement établissait en politique extérieure sur ce refrain de Pierre Dupont :

"Les peuples sont pour nous des frères
"Et les tyrans des ennemis."

nous serions les premiers à crier que c'est insensé, et les plus intransigeants reconnaîtraient avec nous qu'on n'est pas plus fou ni ridicule que cela.

Mais, d'autre part, il y a du ridicule et de la folie à se flatter en paroles, en flatteries, et en concessions d'autre sorte, pour obtenir quoi ?

Rien du tout.

Nous ne demandons pas à notre gouvernement républicain de faire pour l'Irlande ce que la monarchie fit pour l'Amérique, dont la *République française* est les journaux du même parti ont célébré le centenaire.

Nous le demandons d'autant moins que cela ne nous a pas rendu nos colonies d'Amérique; lesquelles tenaient à nous autant que les colonies anglaises étaient détachées de leur métropole.

Mais il ne faut pas non plus que la République imite la politique de la restauration, ni celle de la réaction en 1849.

Si une puissance quelconque en Europe a besoin de nous, il n'est pas nécessaire de nous avilir pour obtenir une alliance. Et si nulle puissance n'a besoin de nous, ni les flatteries, ni les avances, ni les concessions d'aucune sorte ne nous obtiendront cette alliance.

Après nous être trop solidarisés avec les peuples, quelle manie avons-nous donc, aujourd'hui, de vouloir nous solidariser quand même avec les gouvernements ?

Soyons, une fois pour toutes, gardes la juste mesure. Le prudence nous commande de ménager en Europe le fait existant. Mais elle nous conseille tout aussi bien de ne pas nous aliéner les forces qui peuvent constituer les faits à venir.

Quand nous aurons, sans profit, flatté les ministres et applaudi leurs actes de répression, si les gouvernements tombent, si les opprimés se relèvent, si tel peuple se sépare de tel autre peuple indépendant, mécontent-nous son triomphe après avoir fait des vœux pour sa défaite ? Et quelle honte pour la République française si une jeune République avait le droit de lui dire : "Je ne vous connais pas."

Enfin, on un mot, on ne nous fera jamais croire que le nom de la politique de l'habileté politique consiste, pour la France lassée n'ayant pour elle que son unité, de faire des vœux pour l'unité, la force intérieure des autres puissances.

Nous abstenir, garder le silence, rester neutres en paroles comme en actions, c'est ce que nous commande notre intérêt national non moins que notre dignité républicaine.

Albert Duruy.

(*Le Courrier du Soir.*)


Bière excellente et délicieuse, canadienne, brune, tout les sens, en Jacob Wenger.


**Lorientaine.** — Nous lisons dans le *Foyer Créole* (paroisse St-Jacques), du 9 novembre :

On dirait que le ciel ne s'était découvert que pour saluer la fête de la Toussaint; dès le lendemain il s'est hâté de reprendre son manteau de nuages, et depuis les averses se succèdent à de court intervalles. Dimanche à midi, après une pluie de 14 heures, nos chemins ressemblaient à de vraies rivières; aussi vous pouvez croire qu'il était facile de compter les fidèles venus à la messe.

Si le vent du Nord ne nous ramène pas le soleil, nous ne tarderons pas à revoir les ornières de l'hiver dernier. Quand la terre aura bu toutes ces eaux, le syndic fera bien de jeter un coup d'œil sur les fossés. Nous avons remarqué certaine endroits où l'on ne veut pas se donner la peine d'enlever quelques pelletées de terre; les eaux y croupissent et dans la mauvaise saison, le bon public y laissera les débris de ses voitures *à principiis obsta*, dit le proverbe latin, arrêté le mal dès le principe, autrement, quand il a fait des progrès, à quoi bon la médecine ?

A vrai dire, c'est un temps qui n'est pas fait pour plaire aux habitants; il a un caractère tout qui ressemble à la colère; il va peut-être retarder ceux qui devaient commencer cette semaine. Jusqu'à présent, la canne semble avoir beaucoup de jus, et comme en général on a coupé les souches d'abord, il est à espérer que les plants donneront encore plus de satisfaction.

Sur les terres que MM. Jacob frères ont louées cette année, les cannes que l'on vient de couper sont magnifiques; la hauteur moyenne est de 6 pieds. Jugez de ce qu'aurait été la récolte par une saison ordinaire !

Le malheur rend prudent, c'est là son bon côté; nous félicitons les habitants qui savent tirer profit des leçons du rude hiver de 1880-81, et ensemencent leurs cannes pour les mettre à l'abri du froid et les rouler en toute sécurité.

Le fleuve est maintenant stationnaire; il semble peu se préoccuper de tout ce qu'on raconte de ses affluents du Nord, et il ne laisse prendre leurs débuts tout à l'aise, confiant sans doute dans ses larges fonds qui peuvent encore tenir un volume d'eau difficile à calculer. En attendant les jours d'alarmes, les riverains dont les travaux de la rentaison n'absorbent pas les loisirs, feraient un heureux passe-temps à regarder tous les steamboats qui allonnent le Mississippi. Les bonnants semblent rares à bord et l'on désespère surtout des bari's de mélasse.

Dans le *Marksville Review* (paroisse Avoyelles), du 5 novembre:

Nous avons eu, dans la semaine, un changement de temps assez subit; le vent a soufflé du nord depuis mercredi, et il a fallu sortir les overcoats. Nous n'avons pas à nous plaindre, car nous avons eu un été assez chaud et des octobre assez brûlants pour que nous ayons savoir d'ici des temps un peu froids.

—Nous avons eu hier matin une gelée blanche; c'est la première que nous voyons cette année.

—La rivière Rouge a monté de plusieurs pieds, depuis la semaine dernière; les bateaux peuvent maintenant navigquer à pleine vapeur. On nous dit que le Jeune E. Bell reprendra bien vite ses voyages réguliers. Nous espérons qu'à son entrée dans la rivière, les patrons bateaux réduiront un peu leurs prix. On nous dit que le Bell se propose de ne demander que les prix ordinaires.

—Nous apprenons que le coup de vent qui a visité notre paroisse pendant la nuit de jeudi à vendredi de la semaine dernière, a causé de terribles dégâts sur l'habitation de M. Pierre A. Dauzat, du district de Cotes; la moitié de sa maison a été enlevée, celle qui est en cuisine et son magasin à maïs; enfin tout ce qui se trouvait sur son habitation a été plus ou moins endommagé. Une dizaine de gros arbres qui ne tenaient dans le sol que sur ont été déracinés en cassant près de terre. Plusieurs vieux arbres qui étaient abattus depuis longtemps ont été enlevés et emportés à une dizaine de pieds plus loin. Un de ses voisins, M. P. V. Dauzat, qui n'avait pas encore emmagasiné ces maïs, en a trouvé une bonne partie dans le pays bas, à plusieurs arpents de son clos.

Dans notre village, le vent ne s'est pas fait sentir avec autant de force, bien qu'il y ait eu plusieurs barrières renversées et que plusieurs petites cabanes aient en leur toit enlevé, entre autres chez M. E. J. Joffrion et chez le Dr Tarbeton.

**Accroissement de l'immigration aux Etats-Unis.**—Le mois de novembre mois de 1881, l'immigration dans le seul port de New York a été de 368,000 personnes venant d'Europe. C'est 98.000 de plus que pendant la même période de 1880. Le Correspondant Américaine ne s'étonne donc pas trompée quand, il y a un mois, elle annonçait que plus d'un demi-million d'étrangers viendraient, cette année, augmenter la population des Etats-Unis. En effet, si on ajoute aux 360,000 débarqués à New York seulement depuis le 1er septembre, ceux qui sont arrivés à Boston, Philadelphie, la Nouvelle-Orléans, etc., ainsi, que les Canadien qui—grâce au régime gouvernemental qui les incite et aux droits prohibitifs qui les étrangle au lieu de les protéger—entrent par la frontière du Nord, le nombre de 5 à 10,000 par mois, on atteint déjà, rien que pour les trois premiers quarts de 1881, le chiffre de 500,000. Et la saison n'est pas finie. Les arrivages de la première quinzaine d'octobre sont énormes, supérieures à ceux d'octobre 1880.

Le 19 de ce mois, 3405 émigrants ont été débarqués de cinq vapeurs seulement; et, presque le même nombre arrive chaque jour. En novembre et décembre, le flot de l'émigration baissera un peu, mais le chiffre total sera certainement plus inférieur à 600,000 pour toute l'année 1881. Il faut noter aussi que si les flots de l'exode européen se dirigent surtout sur New York, c'est non seulement parce qu'il est le port le plus commerçant de l'Amérique, mais aussi parce que le Bureau des Commissaires de l'Emigration, institué par l'Etat, est celui qui veille le mieux aux intérêts et au bien-être des émigrants. Ce bureau est composé des hommes les plus respectables et les plus populaires de New York, comme M. Huntington, son Président, M. Charles F. Ulrich et autres citoyens, gens pratiques, honnêtes et dévoués, qui consacrent leur temps à protéger les émigrants, même depuis leur port d'embarquement en Europe; et qui s'occupent encore de leur fournir à leur arrivée ici, le travail et tout l'appui dont ces exilés volontaires peuvent avoir besoin.

(*Correspondance Américaine*)

On prédit que la dette nationale sera réduite de $120,000,000, cette année, contre $101,000,000 en 1880. La réduction opérée durant quatre mois est de $35,000,000, deux fois plus considérable que celle qui s'est produite dans la même période de l'année dernière. Cette réduction est due aux grandes recettes résultant des droits de douane et du revenu intérieur, et à la décroissance des intérêts annuels.

Un correspondant dans le Zululand a eu l'heur d'une entrevue avec les guerriers qui ont tué le prince impérial. Lorsque le correspondant leur a demandé pourquoi ils n'avaient pas enlevé la chaîne d'or et le médaillon que le prince portait autour de son cou, ils ont répondu : "Parce qu'il était brave et a combattu en jeune homme." Une croix marque l'endroit où il est tombé, et, chose extraordinaire, l'herbe n'est entrée dans des conditions de propreté pour ceux la même qui ont tué le malheureux prince.

**La lampe de Tolède.**—L'épée que le roi Alphonse a détachée au moment où on allait lui ceindre celui de la juridiction, et qu'il a remise entre les mains de lord Northampton, est devenue la propriété de l'Ordre. C'est une admirable lame de Tolède, dont la poignée est une merveille de ciselure artistique.

Cette épée sera suspendue, avec la bannière d'Espagne, au-dessus de la stalle qui est réservée décoramais au nouveau chevalier, dans la chapelle de Saint-George, à Windsor. La vieille porte un cartouche représentant les armes de don Alphonse. Le cœur a aussi son siège dans la chapelle, et au-dessus flotte le bannière rouge.

—Une curieuse découverte vient d'être faite à Rome dans les travaux d'exposition autour du Panthéon.

Un ouvrier a trouvé un pot en terre renfermant plus de mille pièces d'or du quatrième siècle de la Provence.

Un journal américain, le *Ledger*, dans une curieuse étude consacrée à Stephenson, à l'occasion du centenaire de l'éminent inventeur, nous fournit quelques données intéressantes sur la vitesse des trains anglais et américains.

Il y a cinquante ans, la vitesse de 10 milles par heures (16 kilomètres), vitesse projetée pour le chemin de fer qui devait relier Liverpool à Manchester, n'était pas sans effrayer beaucoup le peuple et sans détourter les charretiers. L'allure normale sur les chemins de fer qui rayonnent autour de Philadelphie est aujourd'hui de 40 milles (64 kilomètres), et les trains express la dépassent souvent.

A propos de ces vitesses, le *Ledger* fait un rapprochement assez curieux entre ces deux merveilles extrêmes de la mécanique : un *chronomètre* et une *locomotive express*.

Le chronomètre pèse 5 onces (142 grammes), la locomotive 30 tonnes; la précision est assez grande pour l'un que pour l'autre. L'express qui part de Cape May pour Philadelphie à sept heures précises du matin parcourt les 81 milles 1[2 qui séparent les deux stations en cent vingt minutes. Pendant ces deux heures, l'aiguille des minutes du chronomètre fait 120 tours et a parcouru 150 pouces, environ 45 mètres. La grande roue de 5 pieds (1 m. 25) de la locomotive a fait 27,000 tours et parcouru 430,320 pieds ou 5,163 840 pouces, ou 132 kilomètres. Si l'on veut bien remarquer que ce trajet se fait régulièrement chaque jour, à peu près sans accident ni retard, quelle que soit la charge variable traînée par la machine, on peut y admirer un des beaux résultats obtenus par l'industrie.

**Gazette de la mode.**—Le soleil brille, l'air est un peu frais; c'est le moment du triomphe pour les élégances nouvelles: la peluche, le velours, les draps sombres, sont au premier rang de l'élégance et aussi le châle de l'Inde. Les femmes les plus élégantes ont réalisé des merveilles avec le châle. Mais il ne suffit pas d'avoir une vieille châlée dans un châle quelconque pour être à la mode, on doit couper le vêtement dans le châle à peu près comme dans un lé d'étoffe, s'occupant de la symétrie des dessins, de leur rencontre; il faut que rien ne se heurte, dessin ni coloris, que tout se fonde dans une harmonie exquise, et bien que l'on croirait que le vêtement a été tissé exprès pour cette femme. Ces manœuvres-là sont le dernier mot de l'élégance.

Cette année, la richesse des corsages et des tissus dépasse tout ce que l'on a vu jusqu'ici. C'est une fièvre, une folie, un débordement, qui exigera bientôt une loi somptuaire.

Les chapeaux sont en satin, peluche, velours de Gênes avec des motifs en passementerie qui semblent sortir d'un écrin tant il s'y mêle de perles étincelantes. Quant aux étoffes de robes, même luxe fantaisiste. On cite un costume de peluche qui a été un succès lorsqu'il s'est essayé au passage. Imagine un fourreau de satin noir tarentisé par vives indépendances; places là dessus un second fourreau en peluche "cerulleur", mais si serpentes et si belle, aux soies si longues, qu'on aurait jaré que c'était une fourrure. Ce second fourreau était fendu sur les côtés, comme une robe *Tallien*, et laissait voir par moments un doublure de soie velloux rouge. Le corsage était à pointe par devant; c'était une cuirasse de velours noir, bordée en avant d'une bande de peluche formant vertugadine, et terminée par derrière sous un nœud formé en velours noir cachant en grande partie le fourreau de peluche. Des excentricités de ce genre ne sont guère possibles qu'à Paris.

Deux joueurs se disputaient à la table de baccarat d'un des plus grands tripots de Paris, fermé actuellement.

Le premier au second, qui jouait gros jeu :

—Oui, vous certes de prison depuis huit jours.

—Eh bien : après, dit un membre de l'administration au premier joueur, qui ne joue que 10 fr. ; monsieur a de l'argent et joue gros jeu "c'est tout ce qu'on lui demande. Cesse ce tapage, monsieur, et l'on vous fera sortir.

Et à l'autre avec une exquise politesse:

—Ne faites pas attention, monsieur, continuez à faire votre jeu, je vous en prie.

(Correspondance).

Nlle-Orléans, 4 novembre 1881.

M. Frank D. Chrétien.

Monsieur,

Les nouvelles, domiciliée dans la cinquième district représentant de la paroisse d'Orléans, m'ont chargé l'intérêt que vous avez toujours pris à nos affaires municipales, vous prient de vous honorer porter candidat à l'élection qui doit avoir lieu le 15 du courant, pour la désignation d'un représentant complémentaire de feu Félix Legendre, qui représentait notre ward.

Une pressante réponse obligerait infiniment.

Vos tout dévoués,

| | |
|---|---|
| H. J. Rivet, | Mel Mellieur, |
| Paul O. Devoulx, | E. Bouquet, |
| Edwd Durrive, jr., | J. Bossel, |
| Ben. O. Connell, | E. Sumet, |
| E. Gessel, | A. Rivet, |
| G. S. Rossel, | John Queyrouze, |
| Dr H. Bayon, | V. Colmillion, |
| | et autres. |

Nouvelle-Orléans, 5 novembre 1881.

A MM. H. J. Rivet, Dr H. Bayon, M. Mellieur Léon Queyrouze, Ben O'Connell, E. Gessel et autres.

Messieurs,

Votre lettre du 4 courant vient de m'être remise. Il me serait très difficile en ce moment d'entrer dans l'arène politique sans nuire à mes devoirs professionnels; néanmoins, comme vous semblez croire que ma présence à la Législature serait de quelque utilité en pareille, je ne saurais refuser la candidature que vous m'offrez, après l'attitude que j'ai prise et les vues que j'ai si souvent exprimées au sujet de nos affaires municipales.

Je serai tous mes efforts, si je suis élu, pour que la ville de la Nlle-Orléans obtienne de la législature une forme représentative du gouvernement qui lui permette d'acquitter sa dette légale et légitime, et que les dépenses administratives ne dépendent pas de bonnes constitutionnelles de dix (10 mille)

Votre tout dévoué,

FRANK D. CHRÉTIEN.

Décédé hier, à 4 heures de l'après-midi, FRANÇOIS LACOUME, âgé de 52 ans, natif de Tvie, Hautes-Pyrénées, France; son ami et parent sont respectueusement invités à assister à ses funérailles qui auront lieu cette après-midi à 4 heures, le convoi partira de sa dernière résidence rue Chafforia, entre Mandeville et Marigny.

De la part de son oncle Sylvain Lacoume et de sa famille.

IN MEMORIAM.

OSCAR DUPEIRE Jr.

"Heureux ceux qui meurent jeunes !" c'est dénié un ancien chrétien latin. A-t-il raison ! A-t-il tort ? Quant à nous, malgré de ne pouvoir non nécessaire, nous sont tentadés le contraire. Quoiqu'il en soit ne serait-il pas plus exact de dire : Malheureux ceux qui pleurent les morts ! Cette réflexion nous vient en présent en étude présentée de M. OSCAR DUPEIRE Jr. Il est tombé dans sa 22me année. Vingt-trois ans ! dans l'âge où tout sourit, alors que le chemin de la vie, parfumé des plus enivrantes senteurs et recouvert du plus doux ombrage, semble se dérouler devant nous qu'une perspective d'enchantements.....Mais il faut bien vérifier les sentences bibliques, et plaines de profonds enseignements.....

M. Dupeire Jr avait acquis dans la société nlle-orléanaise l'estime que laisse partout une nature aimable et élevée. Le corps d'à réflexion dont il était membre (Le Field Artillery, Batterie 17 A) a déjà donné à sa mémoire le tribut d'éloges qu'il méritait. Mais son père d'armes et que nous, nous avons bien le droit d'offrir à sa famille nos sentiments de condoléance. Il est mort en chrétien ; quelle immense consolation !

11nov—1f R S T.

PENSION PRIVÉE
TENUE PAR
CLEMENS
OLBERDING,
71.....Rue Royale.....71
A deux lieds et demi de la rue du Canal.
Rapidement pour Familles et Voyageurs.
PRIX MODÉRÉS et Première Table.
11nov—3m

Perdu ou volé.

UN CHIEN de chasse de 8 mois, blanc et noir, poil ras, porte marque blanche au collier, répondant au nom de Rover. Le personne qui le ramènera à son propriétaire, 21 Hôtel, 190 rue St Claude, sera récomp